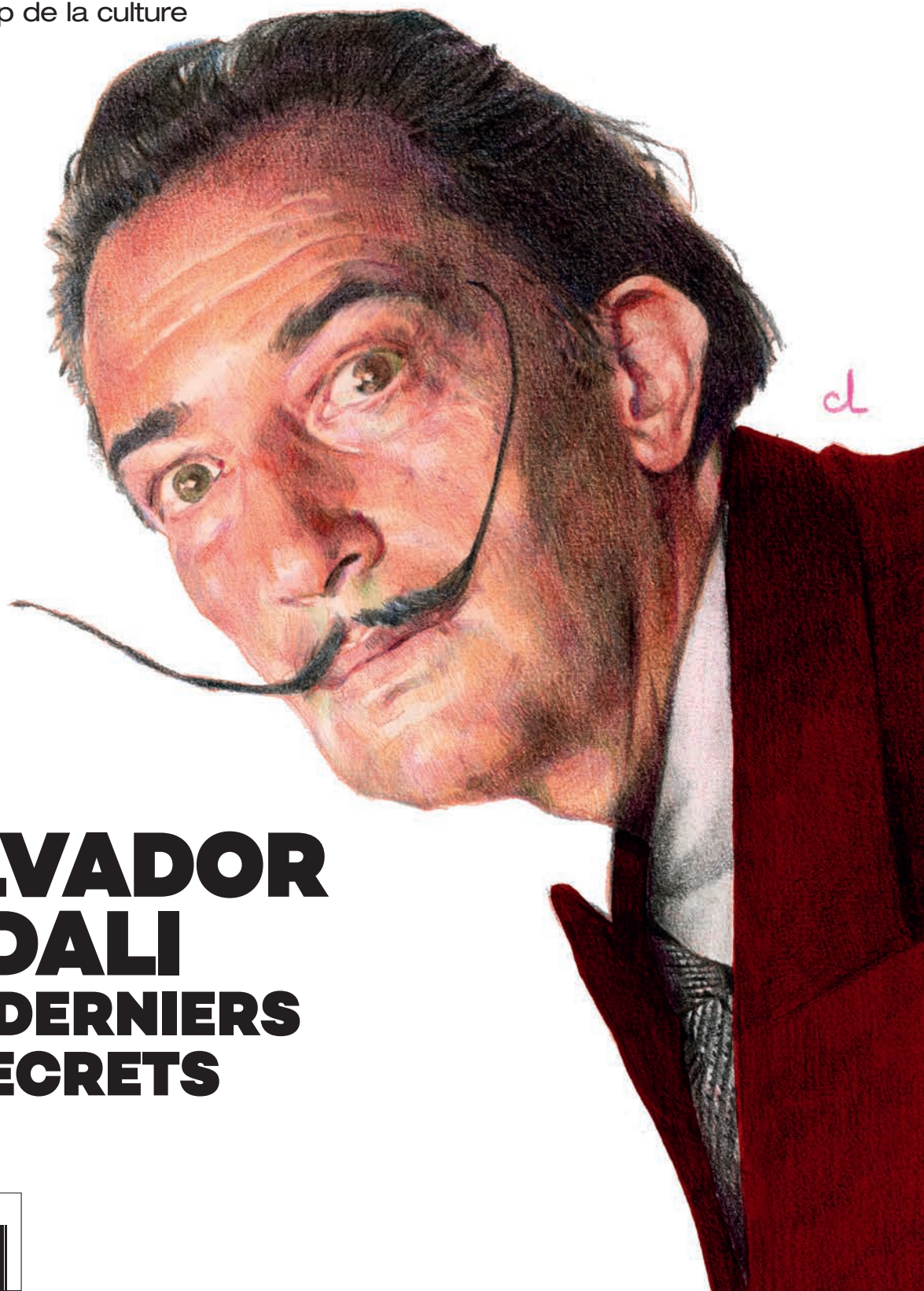


TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture



SALVADOR DALI SES DERNIERS SECRETS

L 13691 - 182 - F: 7,90 € - RD



LIVRES

Richard Ford : « Je suis un
bouddhiste qui aime la bagarre »

SCÈNE

Youri Boutoussov
un Russe en colère

ART

La magicienne Olga de Amaral
à la Fondation Cartier

La Haute Note Jaune

FONDATION
VINCENT
VAN GOGH
ARLES



VALIE EXPORT, JUMP 2 [SAUT 2], 2009. Sérigraphie sur papier, 76 x 106 cm. Courtesy VALIE EXPORT
© VALIE EXPORT, Bildrecht Wien, 2024. Adagp, Paris, 2024. Photo Kurt Lesser

Richard Artschwager, Paul Blanchet dit le Sauvage,
Louise Bourgeois, Vittorio Brodmann, Claude Cahun,
Nina Childress, Martin Disler, VALIE EXPORT, Markus Gadiant,
Bruno Jakob, Asger Jorn, Martha Jungwirth, Karen Kilimnik,
Verena Loewensberg, Albert Oehlen, Thomas Radin,
Pipilotti Rist, Klaudia Schifferle, Pierre Schwerzmann,
Hyun-Sook Song, Dominique White, Vincent van Gogh

05.10.24
02.02.25

FNITO

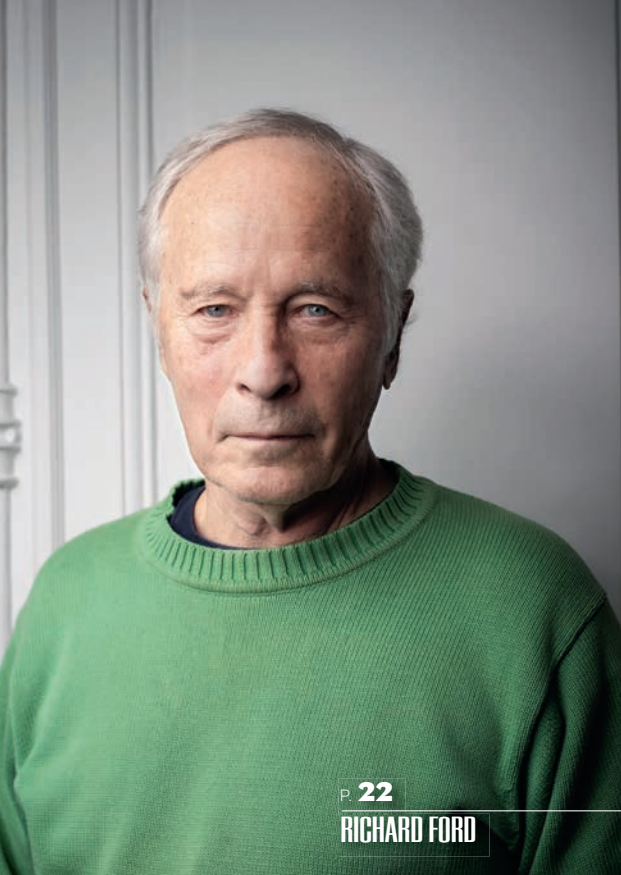
Pierre Assouline, mode d'emploi

PAR VINCENT JAURY

Comment écrire, tel est le titre de ce passionnant ouvrage de l'écrivain, biographe et critique littéraire Pierre Assouline. Il s'adresse aux écrivains en devenir, mais pas seulement. Tout lecteur peut s'y retrouver ; tout lecteur qui souhaite en savoir plus sur ce truc bizarre qu'est la littérature. Assouline est un immense lecteur, comme il le prouve dans ce livre, et notamment de littérature étrangère. C'est à travers des centaines de références qu'il attaque, par tous les bouts, ses mots, ses phrases, ses titres, ses ponctuations..., ce qui fait qu'il y a un roman. C'est une magistrale dissection. Hormis l'hideuse couverture dorée (alors qu'Albin est normalement championne en la matière), le livre est riche d'idées et d'exemples. Il prévient d'emblée : le livre ne permettra pas à son lecteur, malgré les clefs qu'il délivre, de devenir Philip Roth ou Marcel Proust. Pas plus que les ateliers d'écriture, ce manuel éclaire sans être déterminant : « Ne pas se bercer d'illusions : il n'y a pas seulement ce qui ne s'enseigne pas, il y a ce qui ne se transmet pas. Ainsi des qualités, on ose dire des dons, tels que la grâce, l'intuition, l'esprit, l'humour, une vibration. ». Voilà qui est dit. Sinon, des perles tout au long de ses livres, en voici quelques-unes. Le style. Comment oublier la déclaration de principe du sociologue Sylvain Bourmeau, dans *Libération*, qui en disait long sur notre époque : le style est mort. Trop bourgeois, j'imagine. Pour ma part, je ferme immédiatement un roman sans style. Pas de langue, pas de roman. Assouline cite Simenon, son cher Simenon. Qui a une réponse qui tranche : « Mon style ? Il pleut ». Un « art de l'ellipse, de la condensation », qui nous fait croire à un écrivain sans style alors même que comme le dit Assouline, cette « simplicité » est si dure à atteindre. Il ajoute qu'il s'agit du seul écrivain qu'il a lu qui ne nécessite pas de dictionnaire. A part un seul mot, dans ses 200 romans, tous sont connus de n'importe quel lecteur. Le rythme : « il est la principale victime d'une écriture mal maîtrisée. Un excès d'autant plus dommageable que le rythme est une des clefs de la réussite d'un roman ». Ailleurs : « chaque âge a son rythme. Un même roman du même auteur n'aura pas

le même rythme selon qu'il aura été écrit à 30 ans ou 60 ans (Naguib Mahfouz) ».

Quant à la ponctuation, elle est vitale, bien sûr, plus que vitale. Assouline nous apprend que Simenon quand il relisait et corrigeait ses manuscrits, traquait avant tout les virgules, les points mal placés, le point d'exclamation en trop. Une virgule dans *Les anneaux de Bicêtres* avait été déplacée par le correcteur : « Un jour, il ira voir son père, avec Lina. » Assouline reprenant Simenon : « sans virgule avant Lina, ils vont à Fécamp naturellement et l'histoire finit bien ; avec virgule, ils y vont également, mais on comprend qu'il y a un problème et l'histoire finit mal. » Du rôle de la virgule en littérature ! Wilde ne disait-il pas : « Un écrivain, c'est quelqu'un qui passe sa matinée à poser une virgule et son après-midi à l'enlever. » Les corrections, vaste affaire pour les écrivains. Assouline évoque Hemingway : il récrivit pas moins de 39 versions de la dernière page de *L'adieu aux armes*. Pour les titres de ses romans, il en dressait une liste de 100 possibles, et il barrait ceux qui ne lui convenaient pas, les uns après les autres. Entre autres entrées, il y a celle très intéressante de la fin d'un roman. Où nous apprenons que Michel Tournier ne pouvait commencer à écrire une ligne de son roman sans savoir précisément comment celui-ci allait finir. Où l'on apprend encore que Jérôme Ferrari, pour son *Sermon sur la chute de Rome*, ne connaissait au départ que son commencement et son dénouement, et qu'il se faisait confiance, au fil de la plume, pour inventer son centre. Une dernière question s'invite dans ce livre, éminemment assoulinienne : faut-il ou non citer ses sources, surtout quand le roman a un caractère historique ? Assouline dit que oui, et à juste titre pense que sans les historiens, ces romans seraient bien maigres ; Jonathan Littell à qui il a reproché de ne pas citer ses sources à la fin des *Bienveillantes*, pense que non : Fiction is fiction. Philip Roth pense que oui, ce qu'il fit pour *Complot contre l'Amérique*. Autant d'avis que d'écrivains. Et c'est tant mieux : la littérature est ce lieu bizarre où malgré quelques règles, quelques contraintes, quelques pièges, la liberté prédomine. Suis ton chemin, jeune écrivain ! Ecoute Pierre Assouline, et ne l'écoute pas.



P. 22
RICHARD FORD



P. 50
SALVADOR DALÍ



P. 80
YOURI BOUTOUSOV

SOMMAIRE

N°182 NOVEMBRE 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec Patrick Eudeline
- 08 Coup de Gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de Nathan Devers
- 12 Chronique Book Emissaire d'Eric Naulleau
- 14 Chronique BD par T.H. de Tewfik Hakem
- 16 Un livre, un politique
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview On a longuement rencontré l'immense écrivain américain Richard Ford, pour son roman *Le Paradis des fous*.
- 30 Cahier critiques
- 39 Poche
- 40 Dans la bibliothèque de Charles Dantzig
- 42 Polar, essai, festival

Page 48 | ART

- 48 Edito art
- 50 L'interview Ian Gibson, l'auteur de la biographie définitive de Salvador Dalí.
- 58 Enquête Le dibbouk, fantôme errant de la culture juive en majesté au mahj
- 64 Rétrospective Olga de Amaral à la Fondation Cartier.
- 68 Expos
- 73 Galeries
- 76 Enchères Un magnifique nu signé Poussin.

Page 78 | SCÈNE

- 78 Edito scène
- 80 Portrait Youri Boutoussov, le metteur en scène russe arrive en France, avec une pièce rare aux Gémeaux : *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*.
- 86 Critiques théâtre, danse, musique
- 100 En répétition avec la compositrice et directrice musicale du Festival d'Automne, Clara Iannotta.
- 104 Je n'aurais rien fait sans eux... Le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui revient sur ses influences, à l'occasion de sa création *Ihsane* au Grand Théâtre de Genève.
- 106 Disques
- 108 Festival

Page 110 | CINÉMA

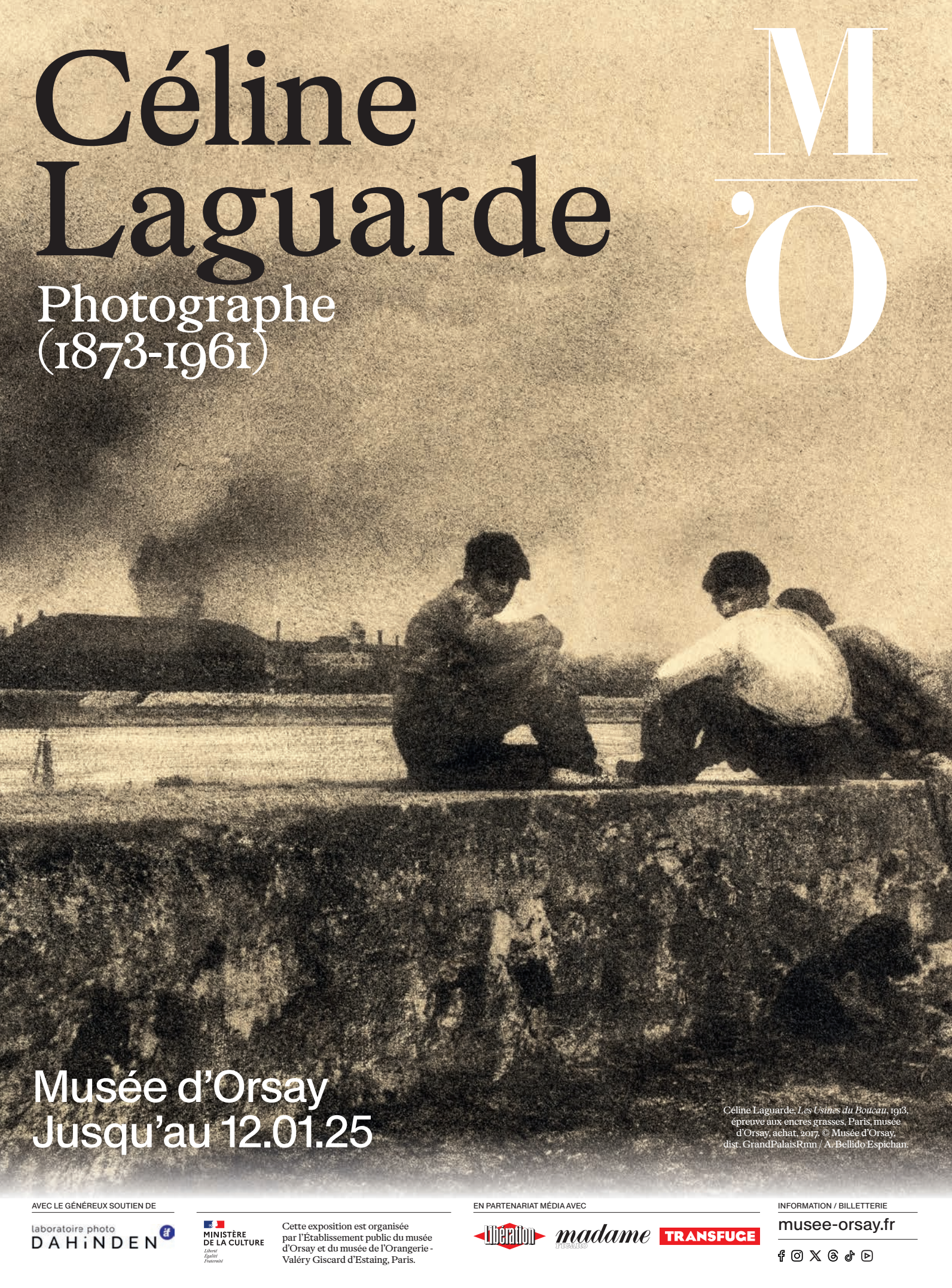
- 110 Edito ciné
- 112 Cahier critiques
- 115 DVD, ressortie salle

122 En route ! Va devant !

Céline Laguarde

Photographe
(1873-1961)

M
'O



Musée d'Orsay
Jusqu'au 12.01.25

Céline Laguarde, *Les Usines du Boucau*, 1913,
épreuve aux encres grasses, Paris, musée
d'Orsay, achat, 2017. © Musée d'Orsay,
dist. Grand Palais Rmn / A. Bellido Espichan.

AVEC LE GÉNÉREUX SOUTIEN DE

laboratoire photo
DAHINDEN


**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Cette exposition est organisée
par l'Établissement public du musée
d'Orsay et du musée de l'Orangerie -
Valéry Giscard d'Estaing, Paris.

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

 **Libération**

 **madame
FIGARO**

 **TRANSFUCE**

INFORMATION / BILLETTERIE

musee-orsay.fr





PAR GAETAN HUSSON
PHOTO THOMAS PIREL

Rendez-vous pris au café Beaubourg à deux pas du Centre Pompidou, avec Patrick Eudeline, pour son dernier très beau roman, *Perdu pour la France*, le livre le plus personnel de cet auteur iconoclaste, à la fois musicien, chanteur, journaliste, écrivain et figure culte de l'underground parisien depuis le début des années 70. Culte (ce mot a tellement été galvaudé), c'est vraiment l'image qui me vient cependant à l'esprit quand je le vois s'approcher de la table où je me suis installé. Avec son visage émacié, ses gestes nerveux et tendus, ses ray-ban fumées, sa chevelure longue, plaquée en arrière et ce style inimitable qui en fait une figure à mi-chemin entre Oscar Wilde, Johnny Thunders et Willy DeVille.

A l'heure où certaines icônes tombent dans la caricature d'elles-mêmes, Patrick Eudeline (70 ans tout de même !), est toujours d'une élégance rare. Dandy jusqu'au bout des doigts. Dont un, orné d'une magnifique bague poison de la fin du XIX^e : « A l'époque, c'est là où je planquais ma dope ! » raconte-t-il d'un air amusé.

Au temps où il taquinait la seringue en compagnie de Sid Vicious !

Sa présence, dans ce café où nous nous sommes installés, je m'en rends compte, ne laisse personne indifférent. Comme si un être d'un autre temps, d'une autre époque venait subi-

tement de surgir devant nous. Un monde disparu. C'est un peu ce dont il est question à la lecture de ce très beau récit où l'auteur, sans aucune nostalgie ni pudeur, mais avec un sens infaillible du détail, hérité de son admiration pour Zola, nous plonge. Dès les premières pages, on est totalement happé à travers les souvenirs,

« Je suis le résultat d'une éducation catholique et bourgeoise »

anecdotes, rencontres, qui ont forgé le parcours et l'évolution intellectuel de ce personnage inclassable : William S. Burroughs, Yves Adrien, Alain Kan, les Sex Pistols, Daniel Darc, Jean-François Bizot et tant d'autres. On le sent d'ailleurs ému à l'évocation de toutes ces figures disparues dans des circonstances plus ou moins tragiques.

Ancien élève de Stanislas ayant fréquenté les scouts de France, « je suis le résultat d'une éducation catholique et bourgeoise » Patrick

Eudeline, avec son parcours atypique et hors norme, échappe à toutes classifications et témoigne d'une rare indépendance et liberté d'esprit qui fait malheureusement de plus en plus défaut à notre époque.

Perdu pour la France, c'est donc quatre décennies de révolution culturelle et de contre-culture française que l'on découvre et redécouvre au gré des déambulations nocturnes et pérégrinations poétiques de ce Huysmans contemporain, arpentant un Paris dont on a désormais du mal à retrouver la trace. Celui qui a été l'une des figures les plus marquantes de la mouvance punk française, avoue cependant trouver parfois que le rock est « vulgaire » et ne jure désormais plus que par Debussy, Gabriel Fauré, la littérature décadente du XIX^e siècle et un penchant prononcé pour l'occultisme qui l'a toujours fasciné : « je suis persuadé d'avoir déjà vécu au XIX^e siècle » me dit-il d'un ton rêveur, avant de se lever à la fin de notre entretien.

Et en le regardant ainsi s'éloigner, je ne peux m'empêcher de me demander si les punks, loin d'être les fossoyeurs d'une société bienpensante, n'étaient en fait que les derniers vrais romantiques de notre époque et Patrick Eudeline, une de leur ultime incarnation ?

PERDU POUR LA FRANCE
De Patrick Eudeline,
Séguier Éditions,
208 p., 21 €



SAINT LAURENT PRODUCTIONS by ANTHONY VACCARELLO et VIXENS présentent

LA PASSION DE BÉATRICE

AU CINÉMA
20
NOVEMBRE

avec
**béatrice
dalle**

77
Locarno Film Festival
FUORI CONCORSO
OFFICIAL SELECTION

un film de
**fabrice
du welz**

SCÉNARIO FABRICE DU WELZ CLEMENT ROUSSIER MONTAGE MARCO GRAZIAPIENA VOTAGE BÉRAUD VANDENRIESSCHE SON SIMON FARKAS JULIE BRENTA ALEXANDRE ROCHER EMMANUEL DE BOISSIEU RÉALISATION DE PRODUCTION PHILIPPE DUGAY MONTAGE DOMINIQUE MAGNIER COSTUMES EDGAR FICHET DÉCOR MIMMO MAGNO
PRODUCTEURS ANTHONY VACCARELLO GARY FARKAS CLEMENT LÉPOUTRE OLIVIER MÜLLER CO-PRODUCTEURS JEAN-YVES ROUBIN CASSANDRE WARNAUTS PRODUCTION CO-SCÉNARIO FULL MOON FILMS UNE PRODUCTION SAINT LAURENT PRODUCTIONS et ANTHONY VACCARELLO
ET VIXENS EN COPRODUCTION AVEC FRANKAS PRODUCTIONS et SHELTER PROD AVEC LE SOUTIEN DE TAXSHELTER.BE et ING TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE DISTRIBUTION FRANCE CARLOTTA FILMS

SAINT LAURENT
PRODUCTIONS

VIXENS

FRANKAS
PRODUCTIONS

shelter prod

taxshelter.be

ING

BELGIAN
TAX
SHIELD

FRANCE
2

CARLOTTA
FILMS

Sofilm TRANSFUGE

LA
SEPTIÈME
OBSESSION

carlottafilms.com

L'art politique, le vrai

À l'heure où le chef-d'œuvre de Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, vient d'être restauré, quelle place pour l'art politique aujourd'hui ?

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

En ces temps de crises politiques exacerbées et de conflits guerriers ravageurs, n'est-il pas l'heure de regarder plus attentivement les artistes ayant développé un véritable propos autour de la mémoire et de l'actualité politique, autour de l'impact des traumatismes contemporains sur nos destins universels, autour de la manière dont ces traumas et ces déflagrations peuvent prendre la forme d'images fortes, capables de faire œuvre d'histoire ou de poésie ? Pourqu岸oi, en effet, aucune grande exposition ne s'est encore attelée à l'art politique d'aujourd'hui ? Non pas celui qui décline des slogans ou égrène des images militantes. Je veux parler de l'art politique qui s'élève au-dessus des prises de position partisans et des narrations individuelles ou communautaires, celui qui parle à la société, à l'humanité tout entière, qui transcende l'image engagée à un moment donné en une œuvre d'art qui atteindra son objectif sensible à toutes les époques. Cette réflexion m'a traversé l'esprit alors que je visitais pour la première fois la collection de la Fondation Francès, exposée en partie à Clichy (l'autre espace étant à Senlis dans l'Oise), à l'occasion des 15 ans de cette initiative privée, celle du couple de collectionneurs d'art contemporain Estelle et Hervé Francès, qui ont rassemblé au

fil du temps plus de 800 œuvres. « La maladie, la mort, les traumatismes, la sexualité, la violence... aller gratter là où ça fait mal » explique, ému, Hervé Francès devant la sculpture de l'artiste macédonien Robert Gligorov, mettant en scène un corps nu, hyperréaliste, échoué sur un chariot élévateur, image dénonçant le scandale de l'amianté en Italie, ici revisité dans une impressionnante variante de la Déposition du Christ. Plus largement, ce sont des crimes environnementaux dont il est ici question. « L'homme et ses excès » titrait l'exposition. On ne peut hélas pas dire que cet artiste passionnant soit beaucoup montré, à l'instar du génial peintre Marcos Carrasquer dont la comédie humaine tragiquement burlesque ne cesse de conter les affres de la société de consommation et les souffrances des classes populaires. Rendons grâce à Antoine de Galbert qui a montré une de ses toiles dans l'exposition de sa collection personnelle, intitulée *Désordres* au Musée d'art contemporain de Lyon au printemps dernier. On pouvait d'ailleurs y voir aussi les sculptures-maquettes de Stéphane Péncreac'h contant le récit apocalyptique des attentats ou de la guerre en Ukraine. Cet artiste avait également réalisé un grand triptyque sur l'attentat de *Charlie Hebdo* en 2015 (donné au musée d'art moderne de Paris mais non exposé dans les salles) ainsi qu'une toile sur le massacre du Bataclan et une autre, récente, sur l'attentat du 7 octobre contre Israël. Autre déflagration picturale, les œuvres du Libanais Ayman Baalbaki (exposées au Pavillon du Liban de la Biennale de Venise en 2022) qui dépeignent les horreurs de la guerre, les décombres en forme de tours de

Babel défigurées et le cran des soldats arabes (deux de ses œuvres, représentant des combattants, inspirées des révoltes des printemps arabes, ont été retirées, sans raison officielle valable, d'une vente chez Christie's, le 9 novembre 2023...). La force de l'engagement se lit également chez Kubra Khademi (dont le premier roman graphique *La fille et le dragon* – mis en mots par l'anthropologue Nicole Lapierre – qui vient de sortir en septembre aux éditions Denoël retrace en dessins l'incroyable odysée d'une petite fille afghane de la communauté hazara) et Linda Roux, des peintres qui écrivent l'histoire des luttes actuelles, pour le féminisme, l'égalité des genres et la liberté et dont la puissance formelle réussit à dépasser leur engagement individuel pour entrer en résonnance avec l'écho brûlant de la société en colère. On pourrait aussi citer les corps prisonniers ou décharnés du Néerlandais Ronald Ophuis (en ce moment exposés à la Fondation Francès), les gueules cassées d'Eric Manigaud ou les interrogations de Jérôme Zonder (actuellement exposé à la galerie Nathalie Obadia) sur la perte dangereuse de repères de notre société abreuvée d'images. Ces quelques exemples – non exhaustifs – pourraient donner des pistes pour exposer les remous de l'histoire présente, alors que les dangers s'amoncellent. Des œuvres qui ne véhiculent aucune idéologie mais qui parlent en profondeur, dans le pouls de l'actualité, des souffrances et des espoirs humains. À quand donc une grande exposition – n'est-ce pas le rôle des musées ? – sur le tempétueux récit politique et traumatique de notre présent ?

EXPOSITION
du 18 OCT. 2024
au 16 FÉV. 2025

JACQUES PRÉVERT

Rêveur d'images

MUSÉE DE MONTMARTRE
12, rue Cortot, 75018 Paris

Conception graphique : © Agence Bross
Visuel : Jacques Prévert, *Le Désert de Retz*, avant 1963, collage réalisé à partir
d'une photographie argentique d'été, 40,28 x 33 cm, collection Eugénie Bachelard Prévert,
© Fatras - succession Jacques Prévert / ADAGP, Paris, 2024, Photo © Stéphane Pons

M
FONDATION POUR
LE RAYONNEMENT DU
MUSÉE DE MONTMARTRE

AF
MM

PARIS

LE VIEUX
Montmartre

m

DEUTSCHES
FILM-ARCHIV
BERLIN

En partenariat
avec CINEMATHEQUE
PARIS 13

Insert

connaissance
des arts

TROISCOULEURS

TRANSFUGE

les
Infockuptibles

le Bonbon

LE FIGARO

Télérama

CHRONIQUE

Les libérés contre la liberté

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Le paradoxe des libérations nationales de Michael Walzer

PUF, 230p., 18 €

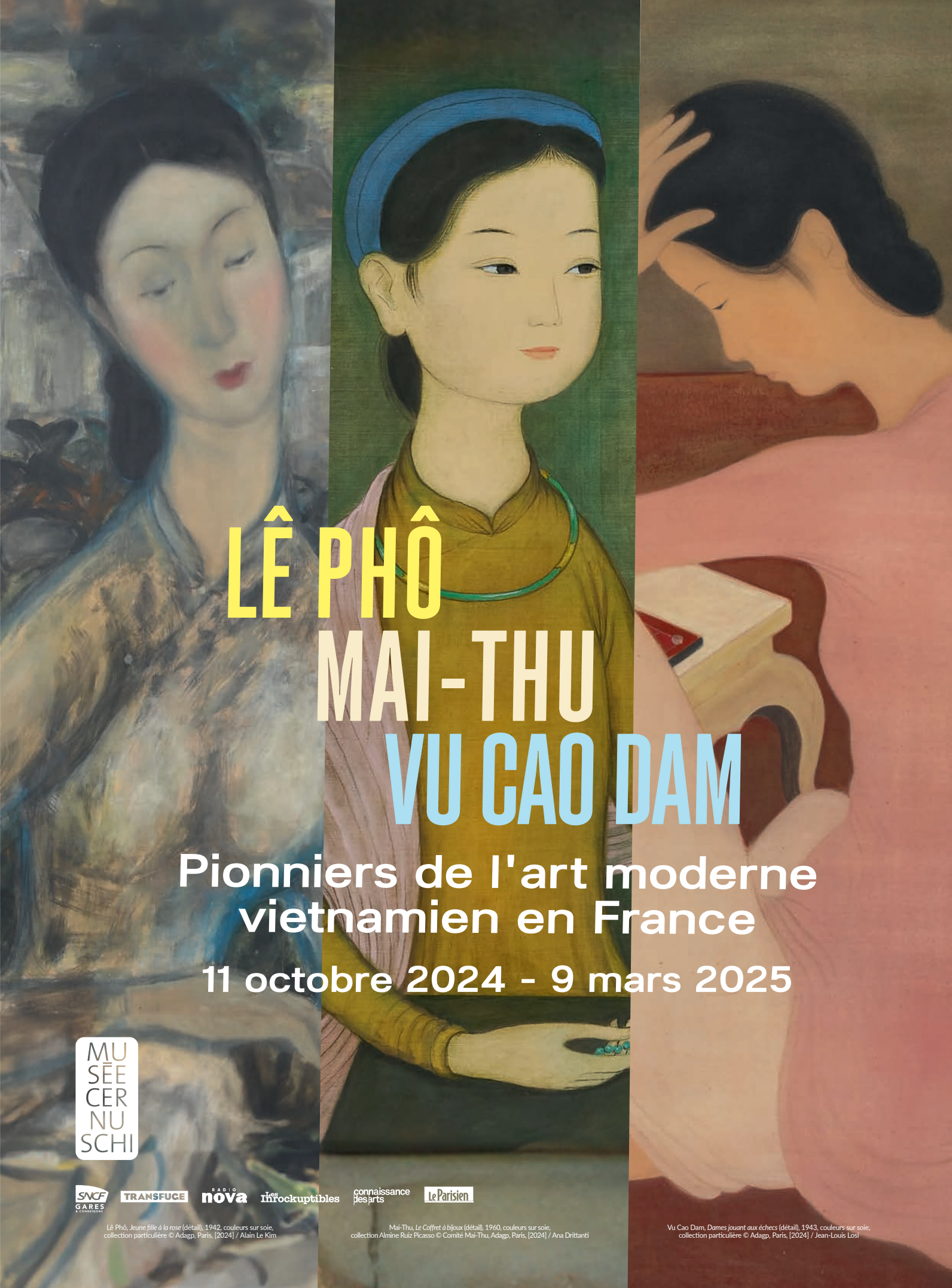
Plus d'un demi-siècle après la décolonisation, comment expliquer que ses idéaux aient souvent tari dans les pays où elle a triomphé ? Que l'Algérie, née d'un désir de démocratie et sur fond d'un imaginaire laïc, ait vu croître l'islamisme peu après son indépendance, avant d'être reprise en main par un régime d'acier ? Qu'en Israël, le parti de Ben Gourion - et surtout sa vision du sionisme - ait quasiment disparu de la scène politique, après que ses plus farouches opposants ont pris le pouvoir ? Qu'en Inde enfin, le pacifisme de Gandhi ait laissé place à un nationalisme hindou aux élans virulents ? Pourquoi, en un mot, les luttes de libération nationale se sont-elles si souvent retournées contre leurs aspirations ? Faut-il en déduire qu'elles ont été trahies ? Ou que leur projet portait en lui-même des apories latentes ?

Ce sont ces questions que pose Michael Walzer dans un livre passionnant, *Le paradoxe des libérations nationales*, dont la traduction vient de paraître aux Presses Universitaires de France. Le philosophe américain, qui a déjà marqué les esprits par sa théorie de la guerre (*Guerres justes et injustes*) ou de la justice sociale (*Sphères de justice*), s'interroge ici sur les contradictions inhérentes au désir de libération. Refusant de mener une réflexion spéculative, il préfère s'appuyer sur des exemples concrets, en menant une analyse comparée de trois pays édifiés lors de la décolonisation : l'Inde, Israël et l'Algérie.

Par-delà leur singularité respective, ces trois histoires soulèvent la même question. Tandis qu'elles se sont construites à partir d'un projet moderniste, démocratique et rompant avec la tradition, tandis qu'elles étaient mues par la volonté révolutionnaire de porter au jour une jeunesse nouvelle - arrachée à la passivité qu'installaient la domination coloniale et la diaspora -, toutes ces belles utopies se sont souvent asséchées sitôt qu'elles sont advenues. Au bout de quelques générations, on a assisté à un retour du refoulé ou, pour parler dans la langue hégélienne que manipule Walzer, à une négation de la négation. Que ce soit à travers le succès de l'Hindvarta, de l'islamisme ou d'un messianisme radical, la sécularisation a laissé place à un ressac de l'archaïque. Comme si ces jeunes sociétés avaient été séduites par tout ce que leurs pionniers exétraient. Comme si le désir d'émancipation n'était pas suffisant pour fonder une nation. Ou que la liberté s'éteignait en se pérennisant.

La faute en revient-elle aux pionniers, qui adhéraient à une conception trop artificielle de la nation, sans s'avouer qu'ils restaient empreints d'une religiosité latente ? À un malentendu de départ entre les libérés et les libérateurs, une relation ambiguë, mêlée d'amour et de mépris larvé, entre les révolutionnaires et les colonisés ? À une sorte d'ingratitude née chez les seconds, ne pardonnant pas aux premiers d'avoir rompu leurs chaînes ? Au triomphe plus global d'un identitarisme, rêvant sur la planète entière d'enraciner les hommes ? Une à une, Michael Walzer explore ces hypothèses. Mais les pages les plus fécondes de son livre sont celles où, dialoguant avec des auteurs marxistes, il montre que ces luttes étaient tiraillées entre leur portée universelle - elles combattaient le fait même de la domination et parlaient au nom de tous les damnés de la terre - et leur dimension particulière, sinon partielle.

Toute l'équivoque de l'émancipation se situe dans cette antinomie : la libération nationale est-elle l'épopée exclusive d'une nation ou appartient-elle à l'effort de libérer les hommes ? Selon la première hypothèse - celle des revivalistes religieux -, la nation n'aura d'autre choix, après son indépendance, que de vouloir s'auto-célébrer sans cesse, quitte à nourrir l'intolérance envers les minorités qui la composent, et à exclure les citoyens qui ne rentrent pas dans le roman national. Mais alors, note Walzer, « le terrain d'essai de tout mouvement de libération nationale est la nation ou le groupe ethnique ou religieux qui vient ensuite : les Juifs sont testés par les Palestiniens, les Arabes algériens par les Berbères et les Indiens par les musulmans dans leur État-nation largement hindou. » Face à cette altérité, le risque sera grand d'abandonner la sécularisation des pionniers au profit d'une vision ethnique, identitaire ou religieuse de la nation - et donc de trahir le rêve universel que porte toute libération. Comment échapper à cette fatalité ? Selon la seconde hypothèse, l'autodétermination est, par essence, un « processus réitératif », ayant vocation à se perpétuer, en servant de modèle à toutes les minorités persécutées. Et la démonstration de Walzer semble alors implacable : si l'on est favorable aux libérations israéliennes, algérienne et indienne, on ne peut qu'aspirer à leur répétition chez les Palestiniens, les Berbères et chez les Musulmans d'Inde. Car la liberté n'existe que de ne pas être encore là. Et s'éteuffe aussitôt qu'elle croit s'être instaurée pour de bon.



LÊ PHÔ MAI-THU VU CAO DAM

Pionniers de l'art moderne
vietnamien en France

11 octobre 2024 - 9 mars 2025

MU
SÉE
CER
NU
SCHI

SNCF
GARES
à l'initiative

TRANSFUSE

RADIO
nova

les
infectieuses

connaissance
des arts

Le Parisien

Lê Phô, *Jeune fille à la rose* (détail), 1942, couleurs sur soie,
collection particulière © Adagp, Paris, [2024] / Alain Le Kim

Mai-Thu, *Le Coffret à bijoux* (détail), 1960, couleurs sur soie,
collection Almine Ruiz Picasso © Comité Mai-Thu, Adagp, Paris, [2024] / Ana Driantti

Vu Cao Dam, *Dames jouant aux échecs* (détail), 1943, couleurs sur soie,
collection particulière © Adagp, Paris, [2024] / Jean-Louis Losi

CHRONIQUE

Vies poétiques

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

**Voir plus loin
d'Esther Kinsky**
Traduit de l'allemand par Cécile Wajsbrot,
Bourgeois, 224 p. 23 €

**La Nouvelle Guernica
de Kiril Kadiiski**
Traduit du bulgare par Sylvia Wagenstein,
Michel de Maule, 106 p. 20 €

Lettres n°3
Éditions Aden,
462 p. 25 €

Bien avant que le nom du cinéaste ne surgisse au détour d'un chapitre, l'ombre de Béla Tarr plane sur le texte. Pour ces danseurs contemplés à travers une fenêtre qui rappellent l'une des plus belles scènes du *Tango de Satan*. Pour la description de ce téléphérique d'usine au-dessus d'un paysage désolé qui évoque *Damnation*, autre chef-d'œuvre du réalisateur. Dont on aimerait qu'il interrompe sa retraite pour mettre en images l'histoire de cette étrangère décidée à redonner vie au cinéma d'un petit village des confins de la Hongrie. Qui d'autre pour restituer cette dérive poétique « dans le dos de Dieu », ainsi que ses compatriotes désignent le milieu de nulle part ? Pour entrelacer les errances d'une femme perdue dans son rêve de celluloid et des réflexions sur la salle obscure comme lieu singulier, par opposition à tous les autres écrans : « Sans l'isolement, sans avoir surmonté la distance entre l'environnement familial de la maison et le cinéma, sans l'entrée consciente dans un espace soumis à d'autres règles, sans la stimulation d'un écart entre l'œil et la surface de projection, cette expérience est fondamentalement autre. Le cinéma propose un enchevêtrement du temps, une irruption de la quatrième dimension. » La matérialité la plus tangible ne cesse d'opposer sa force de résistance au songe éveillé d'Esther Kinsky, qu'il s'agisse de se procurer des pièces de rechange pour les projecteurs ou de vaincre l'indifférence de la population locale (un villageois propose même de transformer le cinéma en parking). Sans que le récit ne perde jamais de sa puissance onirique, puisque réel et fiction se confondent : « Le film du paysage continuait de se dérouler au-dehors, un film sans récit avec la lumière, le paysage et le temps pour seuls acteurs. L'œil était le projecteur et la mémoire, la salle de cinéma. » Le village se fait décor, ses habitants deviennent les personnages d'une histoire scénarisée par la narratrice, cette femme sous influence de John Cassavetes : « *I you look at life, everything is a movie* ». *Voir plus loin* est tout ensemble poésie vécue et prose en état de grâce, dénonciation d'un cinéma « retiré de la sphère publique, éloigné de toute subversion » et croyance que nous sommes faits de tous les films d'une vie. Dont le sens pourrait bien se dissimuler parmi les rebuts d'une salle de projection désaffectée : « Je répugnais à

jeter les pellicules usées comme les négatifs, y compris de photographies entièrement inutilisables dont je ne pourrais jamais faire de tirage mais qui préservaient pourtant la possibilité mystérieuse de pouvoir être un jour projetées et dévoiler quelque chose que je cherchais depuis longtemps. »

Quoique le nom de Kiril Kadiiski circule depuis plusieurs années parmi les prétendants au prix Nobel de littérature, son couronnement provoquerait sans doute la même surprise que celui de Louise Glück en 2020. À la différence de la poétesse américaine, presque inédite en France au moment de recevoir la suprême distinction, le poète bulgare n'aurait pourtant aucun mal à présenter ses papiers, pas moins d'une vingtaine de volumes traduits dans notre langue. Dernière pièce en date, un recueil intitulé *La Nouvelle Guernica* où les familiers du natif de Kyoustendyl retrouveront le Kadiiski des villes et le Kadiiski des champs, l'un pour décrire Sofia par une nuit de tempête (« Une symphonie qu'un fou écrit et interprète/en appuyant sur les touches noires des cheminées/et les touches blanches de la neige. Sombre et froide. »), l'autre pour emprunter au registre campagnard : « Une fade soupe de pieds de cochon bout dans le ciel. » La fin du monde et la fin de soi restent les grandes affaires du lauréat du prix Max-Jacob, parfois teintées d'une touche d'humour — « Je tiens bon ! Comme le mort tient la bougie... » Tout entier voué à la poésie, auteur prolifique, traducteur de Baudelaire et Mallarmé, Kadiiski n'en vit pas pour autant dans une tour d'ivoire. L'agression de l'Ukraine (« champ criblé de plaies ») par la Russie lui inspire deux ballades : « Mais c'est l'enfer. Et le jour se fait nuit. Est-ce du sang qui coule ou l'aube se lève-t-elle ? »

La troisième livraison de la revue *Lettres* lui consacre par ailleurs l'intégralité de son sommaire où la polyphonie critique (Pierre Belfond, Jacques Chessex, Bernard Noël, Pierre Seghers, Salah Stétié...) laisse entendre la voix de l'immense poétesse Marie-Claire Bancquart disparue en 2019 : « Kiril Kadiiski a livré les origines de cette vigueur de l'image : des « bucoliques » vécues lors d'une enfance rurale, où les abeilles, les pommes et les lucioles éblouissaient une vie encore ignorante du malheur ».

Cosmos et Vanitas ylva Snöpaïd

15.10.2024 -
23.02.2025



Entrée libre
11 rue Payenne, 75003 Paris

SI. Institut
suédois

CHRONIQUE

Riad Sattouf a de la suite dans les idées

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

La *Mort de Rahan*, annoncée en couverture d'un numéro historique de Pif Gadget, en septembre 1977, y étiez-vous, y aviez-vous cru ?

Que d'émotions pour pas grand-chose : enfant on ne sait pas encore que les héros de bande dessinée à succès ne meurent jamais, en tout cas pas avant d'avoir enterré leurs derniers lecteurs, qu'ils peuvent ressusciter comme des prophètes, changer de main autant que nécessaire, survivre à leurs géniteurs et aux ayant-droits, traverser les époques en s'updatant et en s'adaptant aux changements sociétaux.

L'exception Hergé — *Tintin c'est moi et il mourra avec moi* — n'a pas fait jurisprudence comme on a pu encore le constater l'année dernière avec *Le Retour de Gaston Lagaffe*, au terme d'une longue bataille judiciaire perdue d'avance, et 27 ans après le décès de Franquin.

Si les recettes pour faire vivre le plus longtemps possible les héros de fiction sont connues, comment fait-on pour poursuivre une série autobiographique comme *L'Arabe du futur* de Riad Sattouf, phénoménal succès en librairies ?

Après les six tomes de sa série autobiographique (parus chez Allary Editions), l'auteur et dessinateur franco-syrien expérimente quelque chose d'inédit avec *Moi, Fadi, le frère volé*, une nouvelle série (3 tomes annoncés), éditée par ses soins et dans sa nouvelle maison d'édition (Les Livres du Futur), où il nous propose un autre éclairage du même drame familial.

Riad Sattouf met ici en scène la version du plus jeune de ses deux frères, Fadi donc, le frère élevé dans un village syrien, loin de sa mère, de ses deux grands frères installés en Bretagne. Un contre-point au récit de Riad Sattouf ?

Le quatrième tome de *L'Arabe du futur* avait révélé le traumatisme de la famille Sattouf. À défaut de faire revenir en Syrie son épouse française et ses trois fils installés à Rennes, le père, syrien, avait enlevé Fadi, le plus jeune des frères, pour l'emmener à Ter Maaleh, son village rustique proche de la ville de Homs. Restés en France, ses deux grands frères et sa mère n'ont pu le revoir que vingt ans plus tard, en 2011, après l'avoir fait exfiltrer de la guerre civile syrienne, c'est d'ailleurs ainsi que s'achevait le dernier tome de *L'Arabe du futur*.

On pourrait avoir mauvais esprit et conclure hâtivement que la série *Moi, Fadi, le frère volé* n'est qu'un produit dérivé du Blockbuster de Riad Sattouf, une manière de continuer à faire vivre la série à succès jusqu'à épuiser le filon (c'est d'ailleurs tout le mal qu'on lui souhaite). Néanmoins, ne voir que le potentiel commercial de cette ambitieuse entreprise éditoriale serait pour le moins réducteur. Il y a chez Riad Sattouf une prise de risque réelle à proposer plusieurs contre-points à son récit autobiographique, car en plus de la série avec le point de vue de son frère Fadi, l'auteur entreprend en parallèle de raconter la version de sa mère, publiée en feuilleton chaque mois dans le magazine *Notre Temps*. Ce



procédé qui consiste à proposer plusieurs éclairages autour d'une même histoire, un même drame, si souvent utilisé en littérature et dans les séries télé est, au risque d'être contredit, ici pour la première fois transposé d'une manière ingénieuse dans l'univers de la bande dessinée.

Si les trois premiers tomes de *L'Arabe du futur* ont été unanimement bien accueillis, à partir du 4e volet, Riad Sattouf a été l'objet de plusieurs critiques, certaines très virulentes, venues principalement des diasporas arabes (mais pas que). Sur fond de guerres sans fin au Proche-Orient, l'auteur était accusé de présenter d'une manière caricaturale le monde arabe, à travers un père syrien rétrograde et une société engloutie dans l'ignorance et le fanatisme. En offrant la possibilité à son frère Fadi, élevé en Syrie, de raconter sa propre version, Riad Sattouf prouve qu'il n'est ni l'Arabe de service qui conforte l'extrême-droite dans sa détestation des mondes arabes et musulmans, comme l'accusent certains, et encore moins l'Arabe du futur programmé pour reprendre les croisades et faire payer aux mécréants de l'Occident honni leur arrogance, comme le rêvait son père.

Dans cette perspective, on attend avec impatience les deux prochains tomes de *Moi, Fadi, le frère volé*.

En cette époque plus que tendue où les « bi-nationaux » au teint basané sont désignés comme des potentiels espions ou des traîtres à traquer, le succès de Riad Sattouf vient rappeler que le pire n'est jamais certain.

XXH

12 SEPTEMBRE 2024

1^{ER} FÉVRIER 2025

DU JEUDI AU SAMEDI 11H - 19H



Michael Ray CHARLES, (Forever Free) Head P, 2004 © EDELINE

Visite gratuite, inscription sur place ou en ligne : fondationfrances.com

21 rue Georges Boisseau – 92110 Clichy

+33 (0) 174 714 666 - mediation@fondationfrances.com



Isabelle Rauch, actualiser les Lumières



Ce n'est pas une simple politicienne, mais une grande lectrice. La députée de la neuvième circonscription de la Moselle (groupe Horizons) a toujours plusieurs ouvrages en cours de lecture. Son univers s'articule autour des essais, de la littérature et, surtout, de la philosophie.

Actuellement, l'un de ses livres de chevet est *Actualité des Lumières, une histoire plurielle*, d'Antoine Lilti, professeur au Collège de France.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE**



Qu'est-ce qui vous a motivée à choisir ce livre ?

Sa perspective sur l'universalisme et ce que l'on appelle les Lumières. L'auteur replace ces concepts dans leur contexte d'origine tout en leur donnant une résonance moderne. C'est cela que j'ai trouvé vraiment intéressant : au cœur des Lumières réside l'idéal d'une émancipation par le savoir. Pour lui, l'émancipation par les valeurs a un impact considérable. J'ai trouvé fascinant que l'on puisse revisiter cette notion à travers l'histoire, en continuant à nourrir l'espoir. Cela m'a ouvert à de nouvelles réflexions et m'a donné envie d'aller plus loin.

Quelles réflexions ?

Dans ce livre, l'universalisme y est présenté de manière transcendante, mais il est toujours accompagné d'une injonction. On pourrait lui préférer un universalisme latéral, tel qu'évoqué par Merleau-Ponty, qui se traduit par « l'incessante mise à l'épreuve de soi par l'autre ». Ou encore, pour citer Souleymane Bachir Diagne, par « l'inscription du pluriel du monde sur un horizon commun ».

Pensez-vous que cette pratique de l'universalisme des Lumières peut être une réponse à la tentation de l'extrémisme aujourd'hui en France ?

Oui, cela peut faire partie du creuset de la démocratie et du vivre-ensemble. Je reviens justement à ce livre : ce qui est très important, c'est qu'il suggère qu'il faudrait parler d'une universalisation des Lumières, c'est-à-dire d'un processus de

reprise et de reformulation, grâce auquel l'idéal d'émancipation a pris de nouvelles formes. En matière morale et politique, le véritable universalisme ne peut pas être une affirmation surplombante. C'est crucial, car cela permet de réfléchir à la situation actuelle. L'auteur fait d'ailleurs référence à cela dans sa leçon inaugurale, « Nous avons connu une pandémie, la montée en puissance de populisme réactionnaire. L'effroyable assassinat de Samuel Paty. » Puis il continue « Pourquoi passer son temps à explorer le passé quand le présent requiert toute notre attention et le futur toute notre détermination ? »

Avez-vous l'impression qu'aujourd'hui, en France, nous sommes déconnectés de notre grande histoire, qui pourrait pourtant nous inspirer et faire revivre les Lumières ?

Oui, c'est vrai. L'auteur nous propose des pistes pour actualiser les Lumières aujourd'hui. Il explique clairement comment les adapter à notre époque, et quelles transformations elles peuvent encore adopter dans le contexte du monde globalisé, avec les réseaux sociaux, ainsi que la crise écologique. Antoine Lilti affirme qu'il est temps de revenir à ces notions, aux Lumières, et il exprime un certain regret face à la timidité, voire l'aveuglement, de nombreux philosophes vis-à-vis de la colonisation et de l'esclavage, sujets pourtant indissociables des Lumières. Pour Antoine Lilti, « La recherche intranquille de la vérité est préférable à la vérité elle-même. »

"Le chef-d'œuvre méconnu du couple Masina-Fellini."

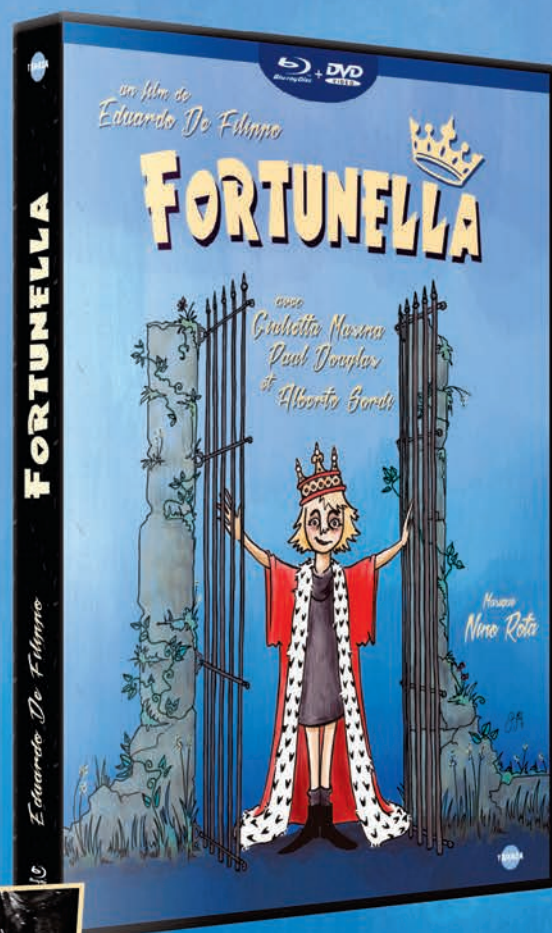
FORTUNELLA

un film de
Eduardo De Filippo

avec
*Giulietta Masina
Paul Douglas et Alberto Sordi*

Rome. Fortunella, chiffonnière un peu simplette, vit avec Peppino, un être primaire qui l'exploite honteusement. Elle est sa maîtresse, son associée, sa domestique et, surtout, son souffre-douleur. Querelleuse mais soumise, Fortunella supporte son morne destin en se persuadant qu'elle est la fille du prince Guidobaldi, pour qui sa mère a travaillé...

"De Filippo ne perd rien de sa poésie truculente, de sa tendresse pour les humbles de cœur, et pour une Bohême d'innocence qui trouve son évasion dans le rêve." C.M. Trémois



Livret 24 pages

• Extrait du scénario original annoté, séquence Jean Gabin

Compléments

- "Fellini sans Fellini", vu par Aurore Renaut, 32'
- Film annonce 1958, Les nuits de Cabiria, et Les Vitelloni
- Audiodescription & Sous-titres SME optionnels

"Giulietta se défie de son génie comique et ne veut pas se rendre compte que ce qui la rend si particulière est précisément son jeu d'expressions, entre bouffon et dramatique, que son visage de clown est capable d'exprimer au même moment."

Federico Fellini

Musique
Nino Rota

Combo Blu-ray/DVD + Livret 24 pages
Version restaurée en 4K

en magasins
et sur www.tamasa-cinema.com/boutique



Hélène Bailly, la sémillante

Picasso, Vallotton, Poliakoff, Matisse... la galeriste **Hélène Bailly** est leader sur le marché des impressionnistes et défend les maîtres de la modernité avec l'œil du contemporain.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Trois étages en face du Bristol. Le lieu est chic et chaleureux, à l'image de sa propriétaire. Hélène Bailly, 43 ans, avait déjà toutes les cartes en main depuis sa tendre enfance pour devenir galeriste. L'histoire peut donc sembler simple, celle d'une transmission générationnelle, comme souvent dans le milieu des antiquaires et des marchands.

La génération 5

« Je suis la fille de Charles et Patricia Bailly qui possédaient une galerie Quai Voltaire, j'ai grandi au milieu des œuvres. J'avais une grand-mère galeriste à Troyes et un grand-père commissaire-priseur. On peut remonter même plus loin, je suis la génération cinq ! », lance-t-elle avec le sourire en égrenant les noms de la famille. Et Jacques Bailly qui a sa vitrine au coin, de la famille aussi ? « Ah Jacques, non, c'est un homonyme ! C'est le grand spécialiste de Jean et Raoul Dufy. Il est charmant, je l'adore ! Il n'y a pas une semaine où il ne me transfère pas des emails à l'intention de sa fille » raconte-t-elle avec toute la malice qui la caractérise. Malicieuse, oui, et consciente de sa chance d'avoir été élevée au milieu des tableaux du 17^e siècle que son père affectionnait.

Désir d'affranchissement

Jeune fille, elle ne veut pas coller au moule. Pas question de travailler dans la galerie familiale. Après des études secondaires à l'Institut de l'Alma, Hélène entreprend une licence en droit. Mais c'était mal connaître la malice, cette fois de son



père, qui profite d'un semestre vacant pour lui dénicher un stage chez Sotheby's à New York. Et le naturel revient au galop. Happée par le milieu de l'art, elle décrit cette période de formation – qu'elle complètera à Londres chez Christie's Education – comme un moment extraordinaire. Elle fait donc ses armes dans les plus grandes maisons de vente, étant bientôt débauchée par Piasa, qui siège à l'époque au cœur du quartier



Drouot, ce qui la fait renouer avec l'idée d'un marché plus confidentiel que la silhouette de son père côtoie chaque jour au milieu des tentures rouges du mythique hôtel des ventes parisien.

Passage par l'art contemporain

Mais pour l'heure, chez Piasa, c'est d'art contemporain dont elle s'occupe, lui faisant faire le grand écart avec ses premières amours classiques, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Elle se prend vite au jeu, s'attachant à la relation avec les artistes vivants. Certains auraient pu se boucher le nez de passer d'un mémoire d'études sur Antonio Badile, un peintre de l'école véronaise du 16^e siècle, à la promotion du street art. Pas elle ! De ces ponts historiques, qui étaient loin d'être une évidence il y a quinze ans, elle va s'en faire une spécialité lorsque ses parents lui confient les clefs de la galerie du Quai Voltaire en 2010. « J'ai reçu des lettres d'insultes : mais comment pouvez-vous faire cela, mettre un graffeur en face d'un Zao Wou-Ki ? En 2014, j'ai mis un Joan Mitchell en face d'un Monet et, à l'époque, on me disait : mais ça va pas, la tête ! » ironise-t-elle en évoquant la grande exposition « Monet-Mitchell » que la Fondation Louis Vuitton a programmé en 2023. « Et puis il y a eu ce jour où j'ai rencontré Georges Mathieu. Il m'a parlé de ce qu'avait déclenché, dans sa pratique de peintre, l'abstraction lyrique. Et coïncidence, ce jour-là, il y avait aussi le graffeur Nasty à la galerie. Rencontre improbable entre le royaliste et celui qui brave les interdits pour taguer les murs. Nasty a commencé à raconter ce qu'il trouvait d'extraordinaire dans l'écriture automatique. Mathieu se retrouvait en lui. Ensuite, j'ai fait beaucoup d'expositions avec des graffeurs. A l'époque, on n'était que deux à Paris sur ce créneau, avec la galeriste Magda Danysz. » Deux femmes, ce qui n'était pas non plus monnaie courante dans ce milieu très masculin.

Féministe, oui, mais raisonnable

Féministe ? oui, évidemment, surtout pour faire bouger les lignes du métier mais pas au point de souscrire à la mode du 100% féminin. Ce qui lui importe c'est surtout que les femmes

accèdent à des postes importants pour compléter les regards avec des sensibilités différentes. Malicieusement – encore - elle a par exemple œuvré pour aider le collectionneur Christian Levett à enrichir son nouveau musée privé, installé à Mougins et baptisé FAMM, consacré aux œuvres des femmes artistes.

Mais, il y a dix ans, sur le traditionnel Quai Voltaire, c'était le choc des cultures. Entre 3000 et 4000 personnes se précipitaient à chaque vernissage. L'apogée fut l'exposition consacrée à Ronnie Wood. Une folle journée couronnée par une foule contenue par des cars de CRS, les Stones ayant donné un concert privé pour l'occasion. Si elle est toujours restée proche de ces artistes, elle a ensuite souhaité se recentrer sur l'impressionnisme et l'art moderne. Néanmoins, le contemporain n'est jamais très loin. Au milieu des céramiques de Picasso qui tapissent un mur entier de l'élégant salon dans lequel elle nous reçoit à l'étage de la galerie, c'est un immense arbre design de Charles Macaire qui nous éclaire de ses lampes en papier froissé. « Ces œuvres me remplissent de joie. Mon combat est aussi d'expliquer à la nouvelle génération que les artistes modernes ont beau avoir un siècle, ils sont toujours très actuels. Ce qu'il faut comprendre c'est que l'art ancien valorise l'art contemporain. » Sa luxueuse galerie ouverte au 71 rue du Faubourg Saint-Honoré en 2015 reflète cet attachement à la linéarité de l'histoire de l'art. On s'y sent bien comme dans un appartement idéal, truffé de trésors, qu'elle prête régulièrement pour de grandes expositions muséales. On déambule entre Picasso et Van Dongen, ses chouchous, un extraordinaire Poliakov et un incroyable Kirchner qui veille sur elle depuis vingt ans. « Je n'adore pas vendre mes tableaux » nous dit-elle, toujours aussi malicieuse. « Ce Kirchner, je l'aime tellement ! ». Depuis ses fenêtres, elle voit l'effervescence du quartier redoubler. En face, la puissante galerie Continua ouvre ses portes, les travaux à peine finis. Et c'est aussi pour créer une communauté artistique dans ce carré d'or parisien qu'elle vient de prendre la tête de l'association « Matignon Saint-Honoré » qui réunit 31 galeries. L'histoire ne fait que commencer.

ICÔNES
MODERNES,
PORTRAITS
DU XX^e SIÈCLE,
jusqu'au 14 décembre,
Galerie Hélène Bailly,
helenebailly.com

L'autre pays des écrivains

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Partons du principe qu'un écrivain porte en lui une patrie. Non celle de sa naissance ou de ses origines, mais un lieu à explorer, comme l'écrit Peter Handke dans son dernier livre, *Ma journée dans un autre pays* (Gallimard). Ce pour être le titre de tous les romans, Handke a gardé à 81 ans le génie de l'universel. Génie qu'il partage d'ailleurs avec Han Kang, l'un des plus beaux Nobels de littérature de ces vingt dernières années (faut-il préciser que notre goût va plus à la Nobel coréenne qu'à la dernière française, qui a si peu d'universel dans ses diverses prises de position?). Mais revenons à l'autre pays de la littérature : pour y pénétrer, il faut parfois un guide. Ou des guides. Et il est parfois temps, dans l'existence, de rendre hommage à ses sherpas. C'est ce que fait avec sincérité et profondeur Christine Jordis dans *Le fil d'or* (éditions du Seuil), mémoires d'une lectrice, d'une écrivaine, d'une editrice. A ceux qui aiment la littérature et la poésie anglo-saxonnes, ce livre sera un viatique. Aux autres aussi, parce qu'elle nous parle des vies multiples qu'offre la littérature, à travers sa propre histoire, et les portraits de ceux qui lui ont tendu un « fil d'or » ; « les vraies rencontres de notre vie ». Celles qui permettent à une femme de renaître. S'émanciper, n'écrit-elle pas, parce qu'elle appartient à un autre territoire de pensée. Mais la réalité est bien celle-ci.

Ce sont dans les rues de Londres, au rythme de Mrs Dalloway, et, en parallèle, dans les parisiennes, que nous allons suivre Christine Jordis. Bien sûr, nous savons que les grands lecteurs et écrivains sont pourvus de deux existences simultanées, celle de l'enfermement, dirait Christine Jordis, et de la libération. Mais rarement ce double cheminement fut raconté avec autant de précision, et d'enthousiasme. Ainsi l'enfant qui marche

dans la bruyère du réel, et dans la lande des *Hauts de Hurlevent*, l'étudiante qui pénètre la bibliothèque du British Museum et le Londres étincelant de Virginia Woolf, la jeune mère qui travaille au British Council et parvient à rejoindre la dérive mélancolique de David Gascoyne, et puis la femme rongée par l'amour, qui découvre l'espoir dans le combat intérieur de Kathleen Raine. Arrêtons-nous un instant auprès de Gascoyne, ce poète britannique si peu connu aujourd'hui, entravé par la mélancolie, et à qui Christine Jordis consacre parmi les plus belles pages de ce récit, les plus intimes sans doute, sur l'empêchement dont elle a pris conscience grâce à lui : « En traduisant le Journal de Gascoyne, c'est ma vie recouverte de silence, barrée, entravée, que j'analysais, comme il ne cessait, lui, au fil des pages et de ses doléances, d'analyser son tumulte intérieur marqué de longs arrêts. » Finesse de l'aveu qui n'a rien à envier à l'autofiction contemporaine, mais surtout, et c'est là le plus émouvant, récit d'une femme qui dans la littérature, et nulle part ailleurs, prend conscience de la vérité de sa vie. S'ensuit naturellement l'amitié qui lit Christine Jordis à Kathleen Raine, la sœur d'âme de Gascoyne. Au sein de cette relation, jaillit la question d'être une femme à l'écriture, une femme dans l'obscurité d'une recherche poétique hantée par William Blake et les plus grands noms de la poésie anglaise, acceptant d'écrire pour une poignée de happy few, qui la reconnaîtront. Les pages sur ce que se disent ces deux femmes sur l'idéal, la paix intérieure, traduisent aussi ce que la littérature apporte dans la quête de soi. Kathleen Raine écrivait : *Of all the arts the living of a life is perhaps the greatest*. C'est bien ce que nous raconte *Le fil d'or*, la recherche d'une vie qui serait un art, dans le pays de la littérature.